

# Propagande, Technique et individu (libéral) à l'épreuve du confinement

Ecrit entre le 04/04/2020 et le 09/05/2020

Ce texte d'abord destiné à nourrir la réflexion entre personnes privées a été diffusé dans une version plus courte il y a plus d'un mois. Il traite des débuts du confinement et de la manière dont la majorité a réagi pendant la crise. Je peux dire qu'aujourd'hui, les personnes ont changés d'attitudes, elles se sont relâchées car les efforts exigés étaient trop longs et que la période de déconfinement progressif approche. Ce que nous pouvons noter c'est l'évolution du caractère totalitaire des individus envers les mesures prises vers un caractère libéral-individualiste. Alors que je condamnais le premier pendant la « crise », je déplore le second qui vient. En effet, qu'elle tristesse de voir que ce sont les mesures coercitives et policières du gouvernement, qui, paternaliste, garantissait un cadre (que je critique) mais qui une fois abandonnées aboutit sur un je-m'en-foutisme généralisé. C'est-à-dire que du moment que le pouvoir ordonne moins de contraintes les individus ont tendances à ne plus se donner de limites et la règle morale qu'ils s'étaient fixés « comme un choix personnel », comme « *leur* » règle morale était en réalité *celle* du gouvernement. J'aurais espéré que nous soyons assez sages pour décider nous-mêmes de règles de bon sens à adopter pendant le confinement sans respecter tout ce que prônait le gouvernement et que nous poursuivions ce bon sens par la suite. On peut dès lors dire *que l'individu responsabilisé n'est pas un individu responsable.*

« Même la médecine est ambiguë ; si toute la société devait s'organiser en fonction de l'hygiène et du progrès médical, alors elle ne nous donnerait la vie que pour mieux nous la prendre. On peut imaginer, à la limite, une société qui serait mobilisée contre la mort. Mais son prodigieux appareil, technique, bureaucratique et policier, en même temps qu'il nous empêcherait de mourir, nous empêcherait de naître. »

*CHARBONNEAU, Bernard. Le système et le chaos. Paris : Economica, 1990, première publication 1973.*

« La propagande tend à faire vivre l'individu dans un univers particulier : il ne faut pas qu'il ait des points de référence à l'extérieur. Il ne faut pas qu'il puisse, pendant un moment de méditation, de réflexion, se situer par rapport à la propagande, ce qui arrivera lorsque la propagande est discontinuée. A ce moment l'individu sort de l'emprise de la propagande. Au contraire avec une propagande bien faite, il faut que tout moment de la vie de l'individu soit occupé par cette propagande, affiches et haut-parleurs quand il se promène, radio et journal chez lui, meeting et cinéma le soir. Il ne faut pas que l'individu ne puisse se reprendre, se ressaisir, qu'il reste pendant une période plus ou moins longue hors de la propagande, - car celle-ci n'est pas un coup de baguette magique, elle suppose une imprégnation lente et constante. »

*ELLUL, Jacques. Propagandes. Paris. éd. Economica, 1990. 361p.*

Nous en sommes là. Au point précis où nous sommes englobés dans la propagande. Nous sommes saisis dans notre intimité la plus profonde et ne possédons plus d'autres points de repères ; nous *sommes agis* par elle. Nous vivons au rythme des déclarations et des annonces de restrictions, nous en venons même à les attendre et s'impatiser de leur venue tant l'angoisse nous hante. Les positions du gouvernement en viennent à nous rassurer car dès-lors nous savons quoi faire. Les experts

et scientifiques ont tranché ; le débat est clos. Le politique a suivi la voix de ses maîtres, n'a plus besoin d'autres justifications à son action, il a suivi la Seule voie de la Raison : la Science. Comme un seul homme nous adopterons l'organisation scientifique imposée. Nous y adhérons, y croyons et suivrons les instructions techniques. En théorie, la liberté serait de faire reculer les contraintes tout en se fixant celles considérées comme indispensables. Cependant, dans l'état d'exception courante nous n'y tendons déjà pas. Nous vivons le paroxysme de la société de contraintes, mais de contraintes autonomisées et qui ne sont plus à la mesure de l'homme. Elles sont à la mesure du monde qui les a produites et que seul un état totalitaire et tout puissant peut résoudre en aggravant l'ordre des contraintes. Seule *la Technique* (Ellul) peut résoudre un problème technique, seule la puissance peut répondre à la puissance. Mais La puissance et La Technique ont un coût : *tout plus se paie d'un moins* comme dirait Charbonneau. Ce coût c'est celui de la liberté. L'Etat cherchant le moyen le plus efficace pour résoudre la crise n'aura que faire de nos conditions de vies, de ce que nous devons et devons subir. Le calcul aura raison de nos vies et nous serons parqués dans notre périmètre kilométrique et à distance métrique. Nous ne sommes que les témoins de l'Histoire.

## L'urgence intégrée par tous

Le « citoyen » doit exclusivement « prendre position », prendre parti, sur les dernières actualités et rester à ce niveau. C'est là où se joue sa croyance dans la participation aux affaires du monde. « [l'individu] sera soumis au travail de ceux qui sont intéressés à lui livrer<sup>1</sup> un monde déjà interprété. » (Anders) Il cherchera à être le premier informé et produira un effort glorieux, car soudain excité par les mythes déployés par la propagande (« protéger la nation » contre la maladie, « être un Peuple soudé », se sacrifier au travail et accepter des contraintes et normes nouvelles imposées par l'organisation de crise, faire du bénévolat etc.). Chacun adoptera les réflexes conditionnés acquis par la société car dans un tel contexte aucune réflexion n'est possible. L'inertie sociale entraîne chacun dans un état second. La peur déjà présente de « fin du monde » et de l'« effondrement » provoquera la ruée dans les supermarchés pour faire des stocks, la crainte nous rivera sur le poste de T.V. qui jettera en image notre à-venir. La foule solitaire est là, sidérée, donc prête à être manœuvrée, connectée à l'actualité, fondue en elle au point de ne plus en sortir, comme si seul le présent de la situation existait. Les médias en profitent ; il faut bien vendre du COVID et de la psychose, ça a toujours été rentable. Dans notre monde seul les *Faits* (ceux auxquels les médias accordent une audience) existent, les interprétations leurs sont contingentes (Anders). Tout ce qui s'éloigne des « Faits » pour l'homme commun est sans importance. Et le seul Fait qui existe c'est « l'ennemie », c'est la maladie et l'action pour la combattre. Il ne s'agit pas de questionner le monde dans lequel nous vivons, le sens de la vie jusque-là, mais de bavarder chacun derrière son poste d'ordinateur sur le problème des moyens employés. - Sont-ils suffisants ? Comment le gouvernement gère-t-il la crise ? Il faudrait plus de personnel et de lits dans les hôpitaux, non ? – Tous semblent vouloir participer à la gestion de crise en se prenant pour des apprentis gestionnaires. Tous semblent prendre le pli de la pensée technocratique qui s'intéresse seulement à la question des moyens, de leurs mises en œuvre, et, jamais des fins. Mais nous sommes déjà dans une société de moyens, et la seule préoccupation admise hier comme aujourd'hui est : « est-ce techniquement faisable ? est-ce rentable ? », dans cette mesure et seulement dans celle-ci, *tout ce qui pourra être fait sera fait*.

Evidemment qu'il y a un problème de suppression de lits et de dégradation du travail dans les hôpitaux, que le moment est tragique, que la gestion actuelle détériore les conditions de vies, de travail et de soin. Seulement, voulons-nous vraiment cette organisation de la société ? Une organisation où nos vieux sont confinés et crèvent dans des EHPAD, où le confinement est déjà une réalité permanente pour tous ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir les plaisirs de la société marchande, où le

---

<sup>1</sup> Livrer et non à *lui faire* consommer puisqu'il n'y a plus besoin d'aucun effort d'assimilation, l'opinion étant directement intégré par le téléspectateur, puisque, à peine émise elle est déjà « son » opinion.

confinement est un « choix » de refus de cette société comme pour les *Hikikomori*<sup>2</sup> ? Une organisation n'ayant jamais été portée sur le soin, le bien-être, sur un en-commun -présent seulement dans *le spectacle* (Debord)– mais basée sur le travail qui n'est pas déterminé par nos besoins mais par ceux de l'économie. Economie qui développe le nucléaire, l'amiante, le PVC, les pesticides, les OGM, économie qui n'a que faire de nos conditions d'existences, qui produit cancers, maladies du travail et destruction de notre environnement. Science qui permet cette économie en développant le nucléaire, l'amiante, le PVC, les OGM... Et cette même Science qui nous tue est celle qui nous sauve ! C'est de toute beauté ! Il est vrai que dans un tel monde il nous faudra beaucoup de lits, d'hôpitaux, de personnels soignants et des équipements technologiques de pointe ! L'IRM, quelle merveille, produisez en 1000, vous pourrez trouver tous les cancers de notre société !

On me répondra que « ce n'est pas le moment de toutes ces réflexions, nous savons déjà tout cela, il faut agir, c'est l'urgence d'une situation exceptionnelle, laquelle demande toutes les attentions et tous les moyens. On reviendra sur tout ça quand il sera l'heure du bilan, mais en attendant il manque des masques, nous n'avons pas le temps ». Seulement il n'est jamais le moment de parler du fond, un évènement en chasse un autre et finalement c'est la réflexion même qui est chassée au profit du réflexe permanent. Nous tombons ainsi facilement dans de petits gestes navrants et politiciens car nous agissons beaucoup en fonction de la politique. Aussi parler « c'est faire le jeu de ». Comme le dit Ellul dans l'illusion politique : « Parler à ce moment d'un niveau plus profond encore, par exemple le totalitarisme sous toutes ses formes, ou la technicisation de la société, c'est avoir l'air d'être l'homme hors du temps, le désengagé ; alors que c'est cela qui forme une véritable pensée politique et qui peut, éventuellement, expliquer l'actualité. Mais qui donc s'inquiète d'une explication ? » p 97 ELLUL, l'illusion politique. 1977. Je rejoins G.Anders lorsqu'il dit : « La liberté prétendument illimitée de la critique est en fait limitée de la façon la plus stricte à la critique de la plus ou moins bonne qualité d'un moyen. Il n'y a donc de critique que des moyens : il n'existe pas de critique des fins. »

Mais nous sommes pris dans le courant qui nous entraîne et il faut d'abord applaudir le personnel soignant - nos nouveaux héros de guerre avec nos scientifiques - chaque soir à 20h (mais ne ratez pas le journal, la propagande à des choses à vous dire !). Nous avons notre minute de défouloir où nous pouvons depuis notre cellule hurler, nous déchaîner à la manière de la minute de la haine chacun devant son télécran comme dans le roman *1984* (Orwell)<sup>3</sup>. Mais qui nous entendra ? Qui viendra nous délivrer ? Le gouvernement bien sûr. Car si nous sommes tant scandalisés par la gestion des affaires publiques par l'Etat c'est que nous pensons que ce même Etat serait le garant du bien commun contre les intérêts privés. En effet, si nous n'accordions pas ce rôle à l'Etat nous ne serions pas choqués par ses dérives car nous reconnaitrions qu'elles sont inhérentes à sa nature même. En effet, l'Etat est d'abord le pilier central qui structure le marché capitaliste et assume les coûts non rentables au bénéfice des entreprises. Les garantis sociales peuvent être elle-même vues comme des nécessités du marché (un bon système de santé permet d'avoir des travailleurs en forme, le système de redistribution intègre chacun dans la consommation pour écouler les marchandises etc..). Dès lors, les contestations qui se font entendre sur les hôpitaux appellent en creux le rétablissement d'un état gestionnaire et de son *welfare states*. Retournons donc dans les « trente glorieuses » pour retrouver le meilleur du capitalisme ! A quand abandonnera-t-on cette idéalisation d'un Etat social, d'une bonne gestion qui profite à tous !?

---

<sup>2</sup> *Hikikomori* (引き籠もり) est un mot japonais désignant un état psychosocial et familial concernant principalement des hommes qui vivent coupés du monde et des autres, cloîtrés le plus souvent dans leurs chambres pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, et ne sortant que pour satisfaire aux impératifs des besoins corporels. Ils se sentent accablés par la société. Ils ont le sentiment de ne pas pouvoir accomplir leurs objectifs de vie et réagissent en s'isolant de la société.

<sup>3</sup> Sans haine cependant, pour avoir de la haine il faudrait un objet sur lequel projeter notre haine ce qui vient en contradiction avec la pensée consensuelle et la « tolérance » qui caractérise l'individu libéral.

## Pour en finir avec le gauchisme et le militantisme

« la question n'est pas de constater que les gens vivent plus ou moins pauvrement mais toujours d'une manière qui leur échappent. »

Guy-Ernest Debord, *critique de la séparation*, 1961.

Il est de bon ton de crier au scandale des inégalités, d'espérer une revanche où une reconnaissance de *lumpenprolétariat* dans ces heures sombres qui révèle à quel point celui-ci est indispensable. Vous savez, c'est ce sous prolétariat, qui, *par nature* est le *Sujet* qui va réaliser *le sens de l'Histoire* selon les marxistes. C'est ce fantôme du marxisme qui hante la conscience gauchiste. Il faut parler d'inégalités, sous entendant que le mode de vie bourgeois pleinement réalisé serait le graal à atteindre. Il faudrait que le gâteau empoisonné du capitalisme se partage au mieux. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'inégalités et j'ambitionnerais que chacun puisse avoir une vie décente. Il me semble d'ailleurs bien dégueulasse d'effectuer certaines tâches absurdes, au contraire, je souhaiterais plutôt leur abolition que leur aménagement par quelques reconnaissances. A quoi bon avoir des livreurs *deliveroo*, *uber eats* ? Je constate le même esprit quand il s'agit de l'école. Celle-ci est prise comme une école hors du temps et idéalisée, à entendre mes contemporains elle serait le lieu du Savoir, de la Connaissance, de la possibilité de réduction des inégalités. Mais qu'étudient nos marmots ? L'école n'est-elle pas l'industrie de formatage capitaliste ? Une école qui calibre les savoirs en fonctions des besoins de la production. Et croyez-moi la production n'a pas besoin de philosophie, ni d'esprits critiques, ni d'histoire, ni de citoyen ; la production se conjugue au présent du marché. D'ailleurs il faudra réformer l'école sans cesse pour coller au mieux à ses besoins. Mais réduisons les inégalités : « Faisons de chaque banlieusard un manager ou un marketeur, donnons-lui un col blanc, il brûlera moins de voitures ».

Certains critiquent encore la *fracture numérique* qui ne permet pas à chacun d'étudier équitablement à distance, ils espèrent que celle-ci se résorbe, comme si la question se posait là. Le numérique est une fracture *in se*<sup>4</sup>. Quant à ceux qui critiquent la numérisation de l'enseignement mais ne parlent pas de l'enseignement lui-même, c'est encore bondir sur une lutte partielle qui ne s'en prend pas aux mythes du professeur, de l'Ecole comme lieu d'émancipation. Acculés par l'évolution rapide du monde nous avons tendance à nous en prendre aux derniers phénomènes nuisibles en oubliant les autres. Nous luttons seulement contre l'aliénation (le numérique) de l'aliénation (l'école)<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> La difficulté de reconnaître cela vient du fait que l'homme dans le système technicien considère celui-ci comme naturel, il ne voit jamais les rouages qui font fonctionner la méga-machine à tel point qu'il parle de « dématérialisation ». Il se pense seul et autonome en utilisant ce qu'il considère comme un simple « outil » de communication qui le « rapprocherait des autres ». Ainsi la séparation et la médiation qu'engendre la méga-machine sont invisibles pour l'utilisateur. La *privation de l'expérience du monde par la séparation* n'est ici plus ressentie comme telle puisque la personne intégrée dans l'univers technicien considère cet univers comme « son » monde.

<sup>5</sup> Il faudrait aussi savoir ce que l'on entend derrière l'éducation car l'éducation doit mener vers l'autonomie des personnes pour qu'elles puissent notamment apprendre à raisonner, à développer une conscience de soi, de ce à quoi nous appartenons et exercer un esprit critique et dialectique. Et, à partir de ces connaissances et de cette autonomie faire preuve d'intelligence c'est-à-dire "*inter ligare*", "faire du lien entre" ce qui suppose une connaissance et des repères solides pour pouvoir situer ces liens.

Les gauchistes dans un énième sursaut pathétiques aboient aux quatre vents numériques leur éternelle rengaine. Il y aurait les emplois utiles et ceux inutiles et nuisibles, il faudrait valoriser les « bons emplois », ceux qui sont essentiels à la société. - Heureusement que vous êtes arrivés à point, personne n’y avait pensé avant vous. – ces discours pieux seront sans effets car la nature même du travail revêt deux aspects, concret et abstrait et la marchandise produite a deux faces (valeur d’usage<sup>6</sup> et valeur d’échange), et dans notre monde c’est la valeur d’échange qui prime (on ne peut par ailleurs dissocier les deux faces contenues dans le travail et la marchandise). Il faut donc en finir avec le capitalisme et non « revaloriser les emplois utiles » (personnel hospitalier, livreurs, éboueurs, caissiers, etc.). L’activité du gauchiste consistant ici à demander ce que la situation exige déjà (plus de masques, plus de moyens, plus de travailleur dans le domaine de la santé).

*« Tout homme a les principes de la chose qu’il possède. », Les moyens sont des matrices, la production de moyens est devenue la fin*

« Je suis convaincu que d’innombrables hommes se sentiraient plus cruellement punis si on leur confisquait leur poste de radio que si on les emprisonnait en les privant de leur liberté tout en leur laissant leur poste : dans ce cas, en effet, ils pourraient continuer à s’épanouir au soleil de l’extérieur. Rien n’aurait changé, leur monde et leurs amis seraient toujours à leur disposition s’ils voulaient continuer à les écouter, alors que le malheureux privé de son poste serait immédiatement saisi d’une peur panique à l’idée d’être plongé dans le silence du néant et d’y étouffer, solitaire et dépossédé du monde. Je me souviens qu’un jour, à l’époque où je vivais à New York, un jeune Portoricain de huit ans surgit, bouleversé, dans l’appartement de notre logeuse. Sa radio venait de se taire brusquement pour une raison quelconque et c’était, pour lui, la fin du monde. » G.Anders, *L’obsolescence de l’homme tome I*.

Je pensais à ces phrases de Günther Anders lorsqu’une amie ne voulait pas sortir pour que l’on se retrouve dans un parc. Je lui demande alors, « et si tu n’avais pas ton ordinateur, ton téléphone sortiras-tu ? » Elle me répond que la question ne se pose pas car elle avait un ordinateur, un téléphone et qu’on pourrait communiquer par ce biais. Cet exemple montre bien comment on pense finalement ne rien perdre, pouvoir conserver « notre » monde depuis chez soi. Le sentiment de privation de libertés étant largement atténué par ce fait, les personnes pourront s’inonder de toutes les voix au téléphone, de la radio, de la T.V., toutes les voix familières (celles de ses proches comme celle du présentateur télé, de la vedette ou de l’acteur) qui, finalement, correspondait déjà à son *état de privation de liberté volontaire* pré-confinement. Le besoin de se rencontrer devient secondaire, et l’usage du numérique est une évidence, c’est-à-dire qu’il n’est pas questionné : l’homme contemporain ne pose plus la question éthique du moment qu’il *est-a-un-moyen*. C’est-à-dire que le moyen est conditionnant, il n’est pas qu’un moyen, il est aussi impératif de l’utiliser<sup>7</sup>. Puisqu’il y a la possibilité technique, la chose doit être faite. Ceci est le pur esprit technicien. Et c’est celui que nous avons adopté. Notre « avoir » d’instrument est donc un « être-eu » (Anders). Ce que nous considérons comme « notre », comme des « outils », sont en réalité des contraintes imposées, mais imposées de manière déguisée, de sorte que nous en ressentions seulement une forme de satisfaction. On pense

---

<sup>6</sup> Je prendrais ici la définition de la valeur d’usage donnée par le site palim psao (consulté le 05/05/2020): « **Valeur d’usage** : L’une des deux "faces" de la marchandise, elle est comme le support de la valeur. Un verre a, par exemple, comme valeur d’usage le fait de contenir un liquide qui peut être bu. Cette valeur d’usage, contrairement à la valeur, ne peut être comparée quantitativement à une autre valeur d’usage, elle est une qualité incommensurable et elle rentre ainsi, pour ainsi dire, "en conflit" avec l’autre face de la marchandise qu’est la valeur qui est par essence quantifiable. Il serait pour autant ridicule de partir d’une défense de la valeur d’usage comme base à une théorie de l’émancipation. En effet, elle est une des catégories historiquement déterminées par le capitalisme. »

<sup>7</sup> Gunter Anders résume cela ainsi dans le tome II de l’Obsolescence de l’homme : « *Ne laisse inutilisé rien de ce qui peut être utilisé !* »

agir librement en possédant et utilisant les produits (ordinateur, téléphone et tous les autres) mais ils s'imposent à nous - dans une société où nous aurions le choix il n'y aurait pas autant de personnes qui possèdent et utilisent autant le téléphone par exemple- *de la même manière que les lois qu'ils contiennent imposent leurs commandements.* « *L'agir* » n'est pas autonome, il est un « *agir par* ». Comme *le Tout mensonger* des émissions T.V., nous pourrions dire que l'ensemble des appareils techniques (ordinateur, T.V., portables etc.) formant l'« Appareil » « constitue un instrument pratique, un instrument destiné à nous exercer à modeler nos actes, notre résistance, notre comportement, nos lacunes, notre goût, et, ce faisant, l'ensemble de notre pratique, un instrument qui se présente déguisé en « monde » pour dissimuler sa vocation instrumentale. » (Anders) Il n'y a donc aucune neutralité des instruments qui contiennent en eux une certaine finalité qui nous altère lors de leur usage<sup>8</sup>. Malheureusement la question morale est toujours portée sur le *comment* et sur l'*usage*, jamais sur le produit et le monde qui le produit. Le produit est considéré comme « moralement neutre » et est pensé seulement dans une approche positive ignorant l'ordre de contrainte contenu dans le produit. Et c'est ainsi que cette petite morale libérale valide par ce raisonnement limité ce qui s'impose à tous sous couvert de défendre et préserver les possibilités de chacun.

Notre relation au monde est donc de plus en plus parasitée par différentes médiations (les appareils et leur usage) qui sont en réalité des marchandises-ersatz devenues obligatoires (essayez de vivre sans téléphone portable et vous verrez.). Le confinement aurait révélé à l'humain hyperconnecté la valeur et l'importance d'une relation authentique avec autrui (entendez sans médiation). Mais en réalité la numérisation de pans entiers de la vie se poursuit et va se poursuivre. *Il y a les discours d'intentions et les actes qui les contredisent. On connaît les « plus jamais ça » et les vœux pieux comme « nous devront être vigilants, faire en sorte qu'il n'y ait pas de dérive et que nous ne perdions pas à terme nos libertés à cause de ces états d'urgences (pour terrorisme ou raison sanitaire) ».* Seulement le constat c'est que nous les perdons effectivement parce que la seule garantie serait de conquérir notre liberté par des combats et un renversement du capitalisme et de ses valeurs notamment, mais qui le veut vraiment ? Qui ira au-delà du fantasme qui plane autour de « La liberté » (concept abstrait et absolu, théorique). Concrètement, qui fera l'effort de défaire les forces à l'œuvre, je veux dire, qui refusera de déléguer la conduite de sa vie, qui dénoncera et entrera en résistance contre le travail, l'Etat, l'avancée de l'économie ? C'est-à-dire qui ne s'arrêtera pas au vain mot de « vigilance » n'impliquant concrètement personne. Le problème c'est que la liberté est vue comme un état acquis qu'il faudrait défendre. Seulement, cette liberté-là qui serait contenue dans nos institutions n'est déjà plus une liberté personnelle mais une liberté déléguée rendue autonome à nos volontés. Aussi, cette liberté hétéronome est une aliénation de notre liberté qui est ici purement théorique. La liberté est donc un agir, une praxis intellectuelle et pratique qui se cultive personnellement et en commun. La liberté ne se défend pas ou ne se conquiert pas par moment, elle est une exigence de tous les instants et demande une implication permanente.

A ceux qui pensent ou disent que « les choses ne seront plus pareilles après », que « les gens vont changer à travers une prise de conscience », mais que font toutes ces personnes à l'heure d'aujourd'hui ? Si dans un tel contexte les personnes se plient « à l'ordre des nécessités » exigé, que feront-elles demain quand la laisse sera plus souple ? Chacun enfermé dans son réseau reçoit la projection du monde qu'il désire : les amateurs d'alternatives voient les alternatives partout, les fous de bricolage se perdent dans les blogs, les amateurs de jeux vidéo sont dans le monde des « gamers ».

---

<sup>8</sup> « Ce qui est exact, c'est que tout appareil, lorsqu'il est là, par le simple fait de son fonctionnement, est déjà un mode de son fonctionnement ; que tout instrument par le fait de sa fonction particulière joue toujours déjà un rôle préjudiciel (social, moral et politique) ; et, enfin, que tout instrument imprime toujours déjà notre conscience – peu importe à quelle fin nous voulons l'utiliser ou nous croyons l'employer, peu importe à l'intérieur de quel système politico-économique nous nous servons de lui – puisque tout instrument suppose ou « pose » toujours déjà un rapport déterminé entre nous et nos prochains, entre nous et les choses, entre les choses et nous.

Donc : chaque instrument est déjà son utilisation. » (G.Anders)

Chacun voit midi à sa porte virtuelle. Comment voulez-vous que dans un tel contexte de séparation où chacun *est rendu* persuadé par le prisme déformant des réseaux de sa propre conviction émerge un en-commun émancipateur ?

## La « liberté forcée » de l' « improductivité »

Avec le chômage partiel ou total, être contraint au non-travail peut être une réelle souffrance comme le note G.Anders : « Aussi paradoxal que cela puisse sembler, nous nous sentons complètement absurdes si nous sommes au chômage, c'est-à-dire exclus d'un travail lui-même absurde. Car nous ne savons même plus alors ce que nous devons faire, et pas seulement – comme aux bons vieux temps, lorsque nous avions une occupation – ce que nous faisons. En fait, dans la perspective du chômeur, l'époque du travail, l'époque où il avait le droit de travailler (ce qui est toujours absurde) semble pleine de sens. [...] Rien ne me brise plus le cœur que la nostalgie des chômeurs pour le bon vieux temps où ils pouvaient encore travailler de façon absurde. »

La situation est aggravée car le foyer rarement équipé d'autre chose mis à part des instruments<sup>9</sup> ou rien qui ne soit nécessaire pour la société, nous sommes rendus à la merci de l' « Appareil » (comme entendu plus haut) totalisant. Car nous sommes obligés de faire quelque chose à partir de ce que nous « avons » mais un « avoir » en tant qu' « être-eu ». Les possibilités sont donc très limitées. Dans ces conditions, nous ne pouvons produire un autre monde que celui déjà existant.

## Mentalité de l'individu libéral et propagande

« [La propagande] lui fournit [à l'individu] à la fois un système global d'explication du monde et des motifs immédiats d'action. Nous sommes ici en présence de l'organisation du mythe qui essaie de saisir la totalité de la personne. Par le mythe qu'elle crée, la propagande, elle, impose une image globale, de connaissance intuitive qui n'est susceptible que d'une interprétation, unique, unilatérale, et qui exclut toute divergence. Et ce mythe prend une telle vigueur, qu'il envahit tout le champ de la conscience, qu'il ne laisse aucune faculté, aucune tendance intacte. Il provoque chez l'individu une situation d'exclusivité, une position sectaire. Il a une telle puissance motrice, que, une fois accepté, ce mythe contrôle la totalité de l'individu, qui échappe à toute influence seconde. C'est ce qui explique, dans tous les cas de réussite de création du mythe, l'attitude totalitaire que prend l'individu, correspondant simplement à l'action totalitaire de la propagande sur lui-même. »

ELLUL, Jacques. Propagandes. Paris. éd. Economica, 1990. 361p.

« Nous considérons aujourd'hui que la plus haute sagesse est de s'adapter aux circonstances. »

Ellul, Jacques, l'illusion politique, La table ronde, 1977

Il faut alors faire preuve de civisme, c'est-à-dire de délation. C'est pourquoi les centres d'appels téléphoniques des flics sont saturés. L'ennemi est partout, il est invisible, c'est donc sûrement le voisin, et quand il est bronzé c'est encore mieux. « Il faut faire preuve de responsabilité tout de même, ne restez pas dehors, ne voyez personne, c'est criminel, réfléchissez un peu sur le sens de ce que vous faites mon vieux » me dit-on... Ah cette *mauvaise réputation* quand tu nous tiens... Mais hier comme aujourd'hui que faisiez-vous ? A quoi participez-vous ? Quels travaux effectuez-vous ? Il est étrange

---

<sup>9</sup> Comme le mot l'indique il y a une fin instrumentale par ce moyen.

que soudainement chacun se drape des habits les plus sévères d'un moralisme rigide, d'un jugement strict et définitif. Vous préoccupez-vous de vos vieux, les vieilliez-vous, les écoutiez-vous, manifestiez-vous à leur égard un intérêt quelconque ? Vous qui êtes tant préoccupés par leur mort éventuelle, quelle importance leur accordiez-vous de leur vivant ? La propagande nous ferait-elle redécouvrir la morale ? Où sont les apologistes du libéralisme, du « chacun fait ce qu'il lui plait, plait, plait » ? Je n'en viens pas ici à souhaiter la liberté telle que les libéraux la conçoivent, mais simplement à montrer que l'individu libéral est surtout celui de l'adaptation. Il est cet être « pragmatique » c'est-à-dire celui qui se plie au Fait, cet être sans consistance. Celui qui ayant intériorisé la contrainte ne s'en affranchit pas, celui qui essaye de tirer le meilleur parti de la situation, de voir les choses de manière positive, comme il l'a toujours fait, autrement il tomberait dans la démoralisation. Il suit son principe de toujours : « *ce à quoi je ne peux rien (à moi seul) ne m'intéresse pas. Et puisque je ne m'y intéresse pas je n'y peux rien* ». Il se trouvera alors de nouvelles causes et occupations, pour « passer le temps », se recentrera sur lui et s'occupera de « sa réalisation »<sup>10</sup>. Car il est avant tout un être déréalisé, perdu dans un tourbillon sans sens<sup>11</sup>. Il s'enorgueillira de suivre sa propre voie qui n'est autre que celle de la majorité. Je veux

---

<sup>10</sup> « C'est l'occupation, la satisfaction par l'occupation, qui est posée ici comme fin. [...] la thérapie par l'occupation vise à fabriquer artificiellement ou à simuler une fin pour que, faisant semblant de la poursuivre, le patient se défasse de la peine que lui cause le vide de sens. » (G.Anders) Tous ces hobbies restent fondamentalement – c'est leur raison d'être\* - en retrait sur l'état technologique du travail d'aujourd'hui. Car, au cours de nos hobbies, nous devons – c'est leur sens – pouvoir jouir de ce qui ferait envie dans le travail « sérieux », dans le véritable travail de la journée, à savoir réaliser et voir devant nous l'eidos de nos actes. »

<sup>11</sup> Devenu superflu au monde - c'est-à-dire à la production-, l'homme sera contraint d'apposer un « sens » sur ses nouveaux hobbies, de feindre de se réappropriier le contenu et la finalité d'une activité quelconque qui lui échappe habituellement parce que tout lui est livré fini (son travail comme ses loisirs). Mais le sens véritable de ses occupations sera justement de combattre le vide, le vide de sens (ce qui est absurde et n'a donc pas de sens). La plupart de ses activités seront pourtant déterminées et conditionnées par des marchandises qui lui ménageront de l'effort de de créer lui-même ses propres activités absurdes tel que les jeux de société et vidéo, les kits de construction et les créations à partir de « tutos » - que ce soit de sport, de maquillage, de bricolage etc. - trouvés sur le net. Il produira ou plutôt reproduira de manière solitaire un produit de série dont il se glorifiera de l' « avoir par fait lui-même ». Le *do it yourself* ne se substitue en rien ici à une production de masse, il est lui-même production de masse qui se surajoute à la surproduction. Il n'a donc seulement comme fonction d'empêcher la conscience de l'homme, de cacher à l'homme son obsolescence. Dans ces conditions, savoir « meubler son temps » c'est savoir aménager sa misère, c'est confondre réappropriation avec aliénation. (à ce propos lire le Chapitre V « Plus généralement » que Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956))

Günther Anders dans *L'obsolescence de l'homme tome II* (p 161) prolonge ce raisonnement : « On a déjà répondu à la question de savoir ce qui pousse l'homme à cette activité désordonnée, ce qui rend ses fonctions isolées si indépendantes (ou si autonomes en apparence). Répétons-le cependant : c'est l' « horreur du vide », l'angoisse de l'indépendance et de la liberté, ou plus exactement l'angoisse qu'engendre l'espace de liberté résultant du loisir, le vide auquel l'exposent les loisirs qu'il doit organiser lui-même et le temps libre qu'il a lui-même la charge de remplir ; Son travail l'a si définitivement habitué à être occupé, c'est-à-dire à ne pas être indépendant, qu'au moment où le travail prend fin, il est incapable de s'occuper lui-même : car il ne trouve plus en lui-même le « soi » qui pourrait se charger de cette activité. *Tout loisir a aujourd'hui un air de parenté avec le désœuvrement.* [...] Bien sûr ses fonctions sont habituées à être occupées à une seule tâche, exactement comme lui. Aussi se jettent-elles, chacune pour son propre compte, à l'instant même où menace le « désœuvrement », sur le premier contenu qui passe – et tout ce qui passe leur convient, dès lors qu'il peut devenir un contenu et, par-là même, quelque chose à quoi se raccrocher (REF°. *un seul contenu, une seule chose ne suffit jamais à occuper l'ensemble des organes. Chaque organe a besoin d'un contenu propre parce que, si un seul d'entre eux reste inoccupé, il constituera une brèche par laquelle le néant pourra s'engouffrer.* [...] Tout organe croit souffrir de faim dans ces instants où, au lieu d'être approvisionné, il est exposé au vide et donc libre. *Pour lui, tout non-consommation momentanée constitue déjà une détresse* [...] « temps libre », d' « inactivité », de « non-consommation ») est identique à la détresse. C'est ce qui explique également la demande de produits de consommation pouvant être consommés de façon continue sans risquer le moins du monde de rassasier le consommateur. Si je parle de

dire par là qu'il est d'abord libéral car la société est libérale. C'est pourquoi le libéral devient cet être totalitaire, ce policier garant de La Morale : celle du moment. Il va de soi qu'il n'y a qu'elle qui vaille. Demain, le gouvernement ou la société lui en dictera une nouvelle dont il se drapera avec la même vigueur. Oubliant aussitôt l'ancienne comme s'il était plongé dans un présent perpétuel. Il s'agira bien-sûr d'une morale intransigeante et viscérale dirigée contre les autres. Il n'est jamais question de soumettre la société à des considérations morales. La société ne sera pas soumise à des jugements, à un examen quelconque : elle est tellement accablée par les circonstances vous comprenez ! Pourtant il y aurait de quoi dire, à commencer par le fait que l'économie doit tourner « quoi qu'il en coûte » - insiste le président – et qu'un certain nombre de travailleurs continuent leurs besognes, que les transports continuent pour eux. Les autres doivent rester enfermés. Il y a donc deux poids deux mesures. Cela montre bien que notre société n'a décidément pas changé ! Le profit est toujours la finalité ultime. Dans ce cadre, l'irresponsabilité habituelle peut se poursuivre en toute tranquillité depuis la pureté du foyer, en pantoufles et pyjama, branché en télétravail : nous avons trouvés le bouc émissaire, le seul coupable, l'ennemi, le coronavirus et ses porteurs sains. Quels salauds ! Il est admis que nous prendrons les leçons de cet évènement en réorganisant la société mais pas dans un sens émancipateur. Nous le ferons plutôt en fonction de l'expérimentation grandeur nature du travail numérisé, ubérisé (chacun derrière son PC, personal computer, en même temps sur Netflix et sur son cloud (nuage) du boulot). Quel pied ! D'ailleurs, enfermés que nous sommes, notre seule fenêtre sur le monde c'est Windows. C'est internet, et nous pouvons être enfin (ouf !) parfaitement *reliés en tant que séparés*. Nous pouvons achever cette rapide numérisation de nos vies pour accéder à l'humanité « augmentée ». C'est extraordinaire, l'aboutissement de l'homme réalisé par le Progrès ! On peut enfin toucher du doigt notre virtuelle terre promise qui devient notre première réalité ! La vie plus simple, plus rapide, plus intense par la connexion permanente, que de possibles s'offrent à nous ! Nous pouvons voir à quel point ces moyens de communication nous ont tous tellement rapprochés. Il n'y a nulle raison de s'inquiéter ; nous pouvons nous relâcher et être heureux.

Ellul disait qu'Hitler avait gagné la guerre, car la France avait adopté certains des moyens de gouvernement de l'Allemagne Nazie. On peut dire aujourd'hui que les Chinois ont gagnés la guerre puisque beaucoup d'Etats (dits démocratiques) ont pris des décisions autoritaires, ont adopté des systèmes de contrôle et de surveillance basés sur les technologies de pointe. La ville de San Francisco (capitale de la Silicon Valley et berceau du développement des technologies) a décidé de ne pas employer la reconnaissance faciale dans ses rues comme l'explique Aaron Peskin, président du conseil de surveillance de San Francisco: « donc j'ai voulu prendre un engagement : à San Francisco nous n'utiliserons jamais ces technologies pour ou contre notre population ». La municipalité veut « montrer ici l'exemple » et prendre « ses responsabilités » pour inciter les autres municipalités à faire de même. Cette posture démagogique est puante car ce sont dans ses laboratoires que ce développe toutes ces technologies qui ne sont jamais questionnées mais au contraire largement subventionnés ! Là où la ville de San Francisco devrait montrer l'exemple ce serait d'abord en arrêtant de produire toutes ces technologies.

Merci le confinement.

Winston Smith

---

« risque », c'est parce que le rassasiement limiterait le temps de la jouissance et remettrait dialectiquement le consommateur en situation de non-consommation. »